

## INTRODUCTION

### Des immigrants aux Pères fondateurs

**E**n 1776, les colons des treize colonies d'Amérique, jusquelà sujets de Sa Majesté George III, proclament solennellement leur indépendance et entament une lutte armée contre leurs maîtres, les Britanniques. Sept ans plus tard, en 1783, ils accèdent à l'indépendance et forment la première nation du Nouveau Monde. En 1787, ils se donnent une constitution qui entre en application en 1789. Leur premier président, George Washington, ancien commandant en chef des armées américaines, prend ses fonctions le 30 avril, cinq jours avant que ne se réunissent à Versailles les députés des États Généraux. Simple coïncidence? Certainement, si l'on tient compte de la durée des transmissions d'une rive de l'Atlantique à l'autre. Les Français étaient alors aussi ignorants de ce qui se passait aux États-Unis que les Américains de ce qui se passait sur le vieux continent. Et personne ne pouvait alors imaginer que Louis XVI, apprenti sorcier sans le savoir, avait déclenché un ouragan aux conséquences imprévisibles.

Les Américains, eux, étaient pleinement conscients du mécanisme qu'ils avaient mis en marche. Ils avaient de qui tenir, puisqu'ils descendaient, dans leur grande majorité, de

## LES PÈRES DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

ces Britanniques qui avaient été au XVII<sup>e</sup> siècle les pères fondateurs de la révolution. Ou plutôt des révolutions, car on ne peut dire combien ils en ont connu. Celle qui mit fin à la monarchie et lui substitua la république de Cromwell, avant que celle-ci ne fût à son tour renversée et que la royauté ne fût rétablie. Chacune de ces crises avait été scandée par un exode d'immigrants qui avaient pris le chemin du Nouveau Monde : puritains qui fuyaient l'établissement de l'anglicanisme, anglicans qui fuyaient la dictature des puritains, catholiques qui étaient persécutés par les uns et les autres. Sans parler des huguenots chassés par la persécution louis-quatorzienne, et des amish, mennonites, anabaptistes, frères moraves et autres sectes venus d'Europe centrale. Chaque persécution, en Angleterre ou ailleurs, a déversé sur les côtes américaines son contingent de proscrits venus y pratiquer librement leur culte. Aucune autre terre ne peut se comparer, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, aux colonies britanniques d'Amérique, qui accueillent des immigrants de toutes origines, de toutes religions et de toutes conditions sociales, sans oublier les esclaves transportés de force d'Afrique.

Les immigrants qui s'adaptent peu à peu au nouveau milieu dans lequel ils se sont installés, la plupart de leur plein gré, certains contre leur volonté, subissent une double évolution.

D'une part, ils se distancient de plus en plus de leurs origines européennes, sans les rejeter complètement. Pour eux, l'établissement sur le sol américain signifie une nouvelle naissance, le début d'une autre vie qui se marque par une rupture dans la généalogie : dans les Bibles, où il est de tradition d'inscrire la descendance à partir de l'ancêtre commun dans la page entre l'Ancien et le Nouveau Testament, ne figurent que les noms des enfants nés dans le Nouveau Monde, ainsi que les mariages et les décès en

## INTRODUCTION

terre coloniale. La mention des générations antérieures à la grande migration est volontairement occultée, il y a rupture dans la mémoire collective <sup>1</sup>.

Les enfants des premières générations patriciennes sont souvent retournés en Angleterre pour y faire leurs études. La chose devient plus rare au XVIII<sup>e</sup> siècle, à mesure que se développe le sentiment d'appartenance au continent américain et que s'ouvrent de nouveaux « collèges », équivalents des universités anglaises ou écossaises. Le plus ancien est celui fondé en 1636 aux portes de Boston avec le legs et la bibliothèque de John Harvard. D'autres suivirent, comme le collège William and Mary, en Virginie, établi par une charte royale des souverains britanniques en 1693, ou Yale, dans le Connecticut, en 1701, ainsi dénommé en l'honneur d'un marchand de Boston, Elihu Yale, qui avait fait un don important. A la veille de la révolution, neuf collèges dispensaient leur enseignement aux fils de colons établis outre-Atlantique. La vocation de ces collèges est, certes, de former des pasteurs pour les diverses dénominations (ainsi Yale est congrégationaliste, autrement dit puritain), mais ils dépassent au XVIII<sup>e</sup> siècle ces horizons religieux : ainsi, à William and Mary est créée en 1779 la première chaire de droit, attribuée à George Wythe, qui fut le maître de Thomas Jefferson en même temps que son collègue au Congrès continental en 1775. Les Pères de la Patrie sont le produit direct des collèges américains : John Adams est un élève de Harvard, James Madison, du collège de New Jersey (Princeton), John Jay, Robert R. Livingston, Gouverneur Morris et Alexander Hamilton, du King's College (Columbia) à New York, William Livingston, de Yale, James Wilson, du collège de Philadelphie, et Jefferson, de William

1. Sur ces aspects, on lira le beau livre d'Élise Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*. Paris, Gallimard, 1988, auquel je suis redevable des exemples qui précèdent.

## LES PÈRES DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

and Mary. Ils ont reçu leur formation intellectuelle et professionnelle dans les colonies, et non dans la mère patrie, au même titre que les *self-made-men*, les hommes qui se sont formés eux-mêmes, comme Benjamin Franklin. L'élite a grandi sur place et entend désormais jouer son rôle dans le gouvernement.

D'autre part, l'américanisation progressive renforce l'aspiration aux libertés et le désir d'être traité de la même façon que les habitants de Grande-Bretagne. Les colons se considèrent comme des sujets britanniques, dont ils n'ont cependant pas tous les droits, en particulier celui de participer aux élections à la Chambre des communes et d'y être représentés. Les lois qui s'appliquent aux colonies sont votées sans leur consentement et les taxes qu'ils paient à la métropole leur sont imposées par un Parlement auquel ils ne participent pas. Le mécontentement qui en résulte remet moins en cause, au début, leur appartenance à l'Empire britannique que leur infériorité juridique par rapport aux sujets de la métropole. Les enseignements de la Glorieuse Révolution de 1688 avec son *Bill of Rights* et les démonstrations de John Locke s'appliquent aux Britanniques des Iles aussi bien qu'à ceux du Nouveau Monde : ils ont tous droit à la liberté et au consentement des impôts, ce qu'ils demandent, c'est d'être soumis au même régime.

La révolution américaine n'est pas, comme on le dit trop souvent, la libération d'un peuple colonial opprimé par la métropole, mais l'aspiration à la liberté de Britanniques dominés par d'autres Britanniques. Ce n'est en aucun cas la première manifestation de décolonisation, mais un relais sur la voie tortueuse de la lutte pour les libertés, individuelle, politique, religieuse, économique, amorcée en Angleterre au siècle précédent et prolongée ensuite par la Révolution française. Bien sûr, les Pères de la Patrie, Franklin, Washington, Jefferson, John Adams, Madison se sont émancipés de

## *INTRODUCTION*

la tutelle britannique, mais ils ont surtout planté le drapeau de la liberté dans le Nouveau Monde. Ce double mouvement est scellé par la Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776.